

Enfants perdus de la Brusquie *Roche, papier, couteau...*

Marie-Christiane Hellot

Number 127 (2), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23826ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hellot, M.-C. (2008). Review of [Enfants perdus de la Brusquie : *Roche, papier, couteau...*]. *Jeu*, (127), 12–15.

Enfants perdus de la Brusquie

Fondé en 2002 à l'initiative de Marilyn Perreault et d'Annie Ranger, qui président toujours à ses destinées, le Théâtre I.N.K. est représentatif de la Centrale¹ : une association de sept jeunes compagnies qui, depuis 2005, mettent en commun leurs (maigres) ressources financières, leurs équipements, leurs locaux. Peu de ressources, mais beaucoup d'inventivité et d'enthousiasme. Ce qui différencie I.N.K., c'est non seulement le fait qu'il ne s'y monte que des textes inédits, mais aussi l'alternance créatrice entre les deux cofondatrices. Pour leur troisième opus (et Annie Ranger, à qui on devait *la Cadette* l'an dernier², annonce qu'une quatrième pièce est en cours d'écriture), c'était au tour de Marilyn Perreault de produire le texte que la compagnie nous offre cette année.

Si son premier texte, *les Apatrides*, se rangeait du côté d'un ludisme poétique et finalement assez optimiste, le monde de l'adolescence qu'illustre cette nouvelle production est, lui, beaucoup plus sombre et inquiétant. C'est encore sous le signe de l'errance et du déracinement que l'auteure se place, mais l'inoffensif jeu enfantin qui donne son nom à la pièce prend ici les traits grimaçants d'un sanglant hasard.

1. C'est la Centrale qui offre la Carte Premières, un abonnement donnant accès à de nombreux spectacles pour une somme modique. Voir <www.carte-premieres.com>.

2. Voir mon article, « L'autre sœur », dans *Jeu* 122, 2007.1, p. 14-18.



Quatre jeunes Brusques au pays des Noriens

Sur l'étroit plateau en pente qui crée, dès qu'on entre dans la petite salle Jean-Claude Germain, un sentiment de malaise et oblige les comédiens à jouer en déséquilibre permanent, quatre adolescents de douze à dix-sept ans, quatre petites bêtes farouches, grelottantes, tout juste débarquées dans ce pays de l'Extrême Nord, perdu quelque part entre Advitam et Ternam. Leurs noms sont alourdis de symbolisme : Vox, Lonely, Ali, Iourded. Cinq jeunes, en fait, car il y a déjà là, avant leur arrivée, Mielke, la jeune « infirmière », une sorte d'intervenante sociale qui se transformera en maîtresse d'une bien étrange école et à laquelle les habitants de ce gros bourg de « Noriens » ont confié la lourde charge de les apprivoiser, parce qu'elle vient du même pays qu'eux et parle leur langue, le brusque. Aussi désemparée qu'eux, elle cache un lourd passé. Il y a également dans les bras d'Ali, la plus petite, une sorte de poupée ou d'ourson : c'est Cute, un enfant de cinq ans, qu'ils ont rebaptisé Mute depuis qu'il a succombé au voyage d'un mois qu'ils ont fait dans les flancs d'un cargo. D'où arrivent-ils, ces immigrés, ces déracinés, ces enfants de centres où on ne les accueille jamais ? De nulle part, c'est-à-dire de Brusquie, ce qui revient au même, un improbable pays où on n'aime pas les enfants, une contrée située au sud de ce Nord froid et hostile.

Roche, papier, couteau...

TEXTE DE MARILYN PERREAULT. MISE EN SCÈNE : MARC DUMESNIL, ASSISTÉ D'EMANUELLE LANGELIER ; DÉCORS : VANO HOTTON ; COSTUMES : SARAH BALLEUX ; ÉCLAIRAGES : MARTIN GAGNÉ ; ENVIRONNEMENT SONORE : MARTIN MARIER. AVEC ÉLOI ARCHAMBAUDOIN (IOURDED), CATHERINE-AMÉLIE CÔTÉ (LONELY), DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS (VOX), ÈVE GADOUAS (MIELKE) ET ANNIE RANGER (ALI). PRODUCTION DU THÉÂTRE I.N.K., PRÉSENTÉE À LA SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 6 AU 24 NOVEMBRE 2007.

« Est-ce que vous soignez le trop-mutisme ? »

Dans ce huis clos que constitue le décor unique, innocents et cruels, incapables de se tenir, agressifs, ils vont, viennent, se tiraillent, se battent même, boivent du « vodel », un alcool qu'ils ont amené de Brusquie, *sniffent* de la colle. Il y a là Ali, une petite chose écorchée vive, la vulnérable Lonely, qui « laisse traîner son existence partout », mais « veut entrer dans l'existence de tous ceux à l'alentour d'elle » et ne porte pas de culotte ; Vox, qui ne tient pas en place et parle de lui à la fois à la première et à la troisième personne (« Je vis dans l'intimité de je [...] Tu restes là avec je ? »), Iourded, qui est

muré dans son secret, parce que « sa tête lui a dit de faire la guerre des mots ». Tous les quatre à la fois solidaires et solitaires, enfermés dans leur bulle de douleur et d'incommunicabilité. Tous refusant le contact : « Ne me touchez pas », hurle Ali à Mielke, « je veux pas être prise de vous³. » Tous atteints, à des degrés divers, jusqu'au silence complet de Iourded, de ce mal étrange : le « trop-mutisme ».

Roche, papier, couteau...
de Marilyn Perreault,
mis en scène par Marc
Dumesnil. Spectacle du
Théâtre I.N.K., présenté
au Théâtre d'Aujourd'hui
à l'automne 2007. Sur la
photo : Catherine-Amélie
Côté (Lonely). Photo :
Mathieu Rivard.

Tous, sauf Ali, la porte-parole de ce quatuor asocial : et elle parle, Ali, elle parle, comme si les mots des autres débordaient en elle. Sa langue, le brusque, au nom évocateur, est à la fois brutale, fruste et poétique. La syntaxe en est enfantine : « La madame, elle est là dans le dehors. » Mais ces mots maladroits ont une étonnante gravité : « Vous venez faire l'existence avec nous ? » Ou ils sont éclairés de fulgurances poétiques : « Ils graffignent mon paysage que je savais par cœur [...] On enlève le bruit de nos pas. » Ces orphelins sont des frères des enfants terribles de Réjean Ducharme ou de Sol, le tendre clochard de Marc Favreau. Car Marilyn Perreault est de la génération des jeunes comédiens qui ont appris à jouer avec les mots. Ses

3. Toutes les citations ont été relevées pendant la représentation. Cependant, le texte de *Roche, papier, couteau...* vient d'être édité par Lansman éditeur.

adolescents incultes savent tourner le calembour (« Je suis l'amie des garçons, la mi, la moitié [...] Iourded fait la gracieuse matinée ») ou se moquer des expressions figées (« On voit que vous n'avez pas les deux yeux dans la même bottine [...] Ça, c'est le genre de mot qui fait déborder la phrase »).

Jeux dangereux

Ces voyageurs sans bagages ont amené avec eux un jeu simple et efficace, mais sa ritournelle, naïve comme une comptine de cour d'école, cache une sombre réalité. *Roche, papier, couteau...*, cette inquiétante variante de l'inoffensive rengaine, va désormais marquer la vie des Noriens au rythme de mystérieuses et sanglantes disparitions. Comme la machine tragique, une fois que le jeu est lancé, plus rien ne peut l'arrêter et, comme dans la tragédie, il n'y a que des perdants. Iourded, le grand garçon au regard farouche, muré dans son silence, qui finit par tuer aussi sa sœur Ali après qu'elle a perdu une dernière partie, n'apparaît que comme un jouet dans les mains d'un inexorable destin. Comme si la violence était aussi un langage, cet ultime sacrifice semble redonner la parole au tendre et frustré assassin, mais c'est un enregistrement qu'il laisse, avant de partir, et qui résonne sur le plateau désormais désert : « J'vais rev'nir. Mais j'pourrai enfin parler librement. »

Promesse d'une parole retrouvée ou menace du malheur toujours présent ? Une chose est sûre : dans l'univers déshérité d'Ali, Iourded, Vox et Lonely, c'est par les mots qu'on vit ou qu'on meurt. Si le récit manque parfois de précision, s'il se répète un peu, si l'on peine à suivre les enjeux et les péripéties du drame, le propos, dans sa clarté, prend le spectateur à la gorge : « On vit pas, Madame, on vit la survie. Comme vous. »

Froid et angoisse

Il faut dire, que vu l'exiguïté de ce décor unique, des éléments essentiels de l'histoire se passent dehors, dans ces coulisses de l'action, quand les murs, devenus transparents, laissent deviner d'inquiétantes silhouettes et passer l'obsessive ritournelle. Mais si la construction de la pièce et les propositions de la mise en scène, avec leur unité d'action, de lieu et de temps, évoquent la tragédie, c'est presque physiquement que le spectateur ressent l'hostilité glaciale de cet enclos pauvre et sale. Tous les éléments de la mise en scène conçus avec efficacité et cohésion par Marc Dumesnil et ses collaborateurs communiquent une sensation de froid et d'angoisse. La cabane, une sorte de hangar, plutôt, faite de planches mal équarries, où traînent des boîtes, des bouteilles, de vieilles couvertures, suinte la détresse et la pauvreté. La pénombre, que trouent parfois un rai de lumière ou une ampoule braquée sous le nez d'un des protagonistes, suggère un temps qui n'est jamais vraiment ni le jour ni la nuit. De l'extérieur viennent de menaçants sifflements et d'inquiétants grincements. Dans cette atmosphère désolée, le désordre pittoresque des vêtements, dépareillés mais réalistes, bonnets, tuques, foulards, bas rayés, apporterait une note colorée, presque joyeuse, n'étaient les mines sournoises de ces adolescents démunis.

Les quatre interprètes de cette fratrie disparate présentent un jeu remarquablement soudé. Mouvements d'ensemble, échanges de regards, entrées et sorties, tous les déplacements sont précis et comme calculés. Selon ce que l'auteure elle-même en a dit, il s'agit là de l'interprétation par le metteur en scène de la mission originale que s'est



Roche, papier, couteau...
de Marilyn Perreault,
mis en scène par Marc
Dumesnil. Spectacle du
Théâtre I.N.K., présenté
au Théâtre d'Aujourd'hui
à l'automne 2007. Sur la
photo : David-Alexandre
Després (Vox), Éloi
Archambaudoin (lourded),
Annie Ranger (Ali),
Catherine-Amélie Côté
(Lonely) et Ève Gadouas
(Mielke). Photo :
Mathieu Rivard.

donnée I.N.K., réaliser la fusion du mouvement et de l'image dans l'interprétation : « Marc (Dumesnil) a effectué un vrai travail de cœur⁴. » Il n'en reste pas moins que, dans le rôle d'Ali, porte-parole du groupe, Annie Ranger a une telle maîtrise des mots de Marilyn Perreault qu'ils semblent lui appartenir. Elle domine la représentation, rendant bien pâle l'honnête prestation de son interlocutrice « officielle », Ève Gadouas. Et finalement, on ne sait plus si c'est son interprétation de gamine géniale mais insupportable ou le texte ludique et poétique qu'elle porte qui éclaire cette barbare version d'un innocent jeu d'enfant.

Dans la courte mais cohérente histoire du Théâtre I.N.K. dont les deux premières productions étaient marquées par l'intégration du jeu physique, voire acrobatique, et de la vidéo, au dialogue, *Roche, papier, couteau...* semble indiquer un certain passage : ici, c'est le texte qui mène le jeu, et la mise en scène n'apparaît que comme le développement de la comptine. Annie Ranger est incontestablement une comédienne douée. Mais son personnage, la petite Ali, aussi : même si elle meurt à la fin, victime consentante et lucide, parce qu'on ne peut désobéir au jeu, en le comprenant, en le commentant et en l'interprétant pour les autres, c'est elle qui l'aura dominé jusqu'au bout. ¶

4. Daphné Angiolini, « Jeux dangereux », *Voir*, 8 novembre 2007.